

Routes secondaires

Andrée A. Michaud

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, A. (2016). Routes secondaires. *Les écrits*, (147), 31–40.

ANDRÉE A. MICHAUD

Routes secondaires

Call me Ishmaël...

HERMAN MELVILLE, *MOBY-DICK OR THE WALE*

Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather. Ces phrases que je me répète depuis des mois sans parvenir à en fixer le sens ont peu à peu perdu leur limpidité première pour devenir une obsession.

Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather.

L'automne s'achevait quand ces quelques mots se sont imposés à moi comme une injonction, une nécessité dont je mettrais toutefois en doute l'aspect définitif lorsque je serais en état d'y réfléchir plus calmement. Je marchais sur cette route de gravier qui m'est familière depuis l'enfance, guettant les ombres dans le sous-bois, le craquement des branches sèches me signalant la présence d'un animal autre que moi dans le périmètre accessible à mon ouïe, j'imaginai un roman dans lequel je pourrais rendre la force obscure de ce sous-bois, quand je m'étais arrêtée au milieu de la route, ébahie, pour murmurer je dois m'appeler Heather, elle doit s'appeler Heather.

Pendant quelques instants, je n'avais plus été que ces deux phrases interchangeables, je dois m'appeler Heather, elle doit s'appeler Heather, jusqu'à ce que le bruit d'une voiture venant de derrière la côte m'oblige à reculer vers le fossé où des feuilles amollies suivaient le mince filet d'un ruisseau s'élargissant un peu plus loin.

Rendue à ma hauteur, la voiture avait ralenti, sa conductrice probablement intriguée par ma posture – tête inclinée, bouche entrouverte, bras à demi levés près du corps – et soupçonnant un malaise, une situation qui aurait exigé qu'elle s'arrête pour me porter secours, là, près de cette forêt s'obscurcissant avec la fin du jour. Quand nos regards s'étaient croisés, j'avais tenté de mettre une forme de sourire dans le mien, pour la rassurer, mais le sourire s'était vite éteint, car j'avais compris à son air affolé, une biche fuyant une meute de loups, c'est l'image mille fois rebattue qui m'était venue à l'esprit, que cette femme s'appelait Heather, qu'elle devait s'appeler Heather, et que nos destins seraient désormais inextricablement liés.



Il est de ces concours de circonstances qui changent une vie à jamais. La banalité de cette assertion, aussi convenue que l'image de la biche, ne la rend que plus vraie, particulièrement quand vous ne ressentez aucunement le désir de modifier le cours des choses et que vous n'espérez ni hasard ni miracle susceptible de bouleverser l'ennui de votre quotidien. Vous n'attendez rien, vous reportez simplement un rendez-vous, vous regardez le ciel, mauvais temps, et vous sautez dans votre voiture pendant que des trombes d'eau s'abattront sur la ville. Et puis voilà, le mauvais temps vous rattrape, vous n'arrivez jamais au cinéma et ne voyez pas ce film auquel vous ne teniez pas tant que ça, un thriller que vous n'aviez choisi que pour vous octroyer le plaisir, à certains égards contestable, d'admirer les muscles luisants de sueur d'un acteur en vogue ne vous étant accessible que par le truchement de l'écran.

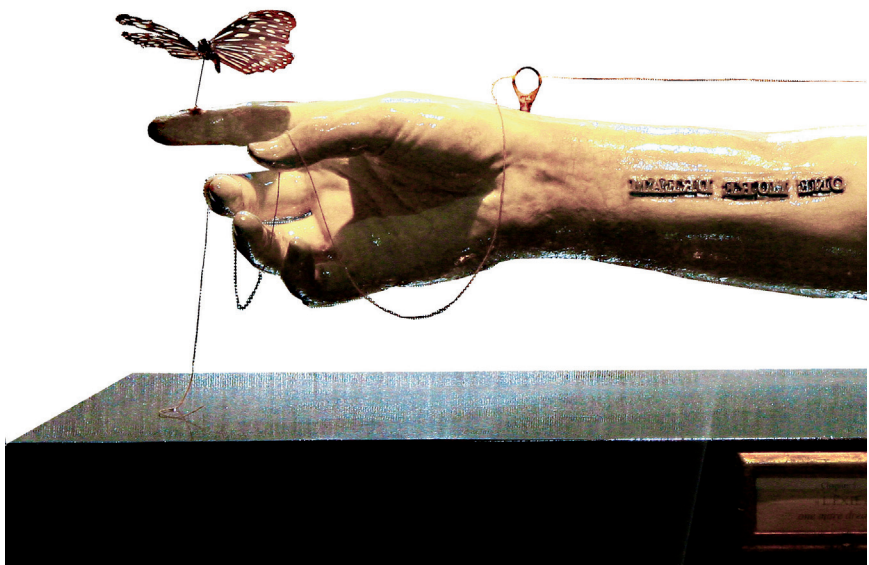
C'est ce qui s'est passé ce jour-là. Je suis allée au cinéma.

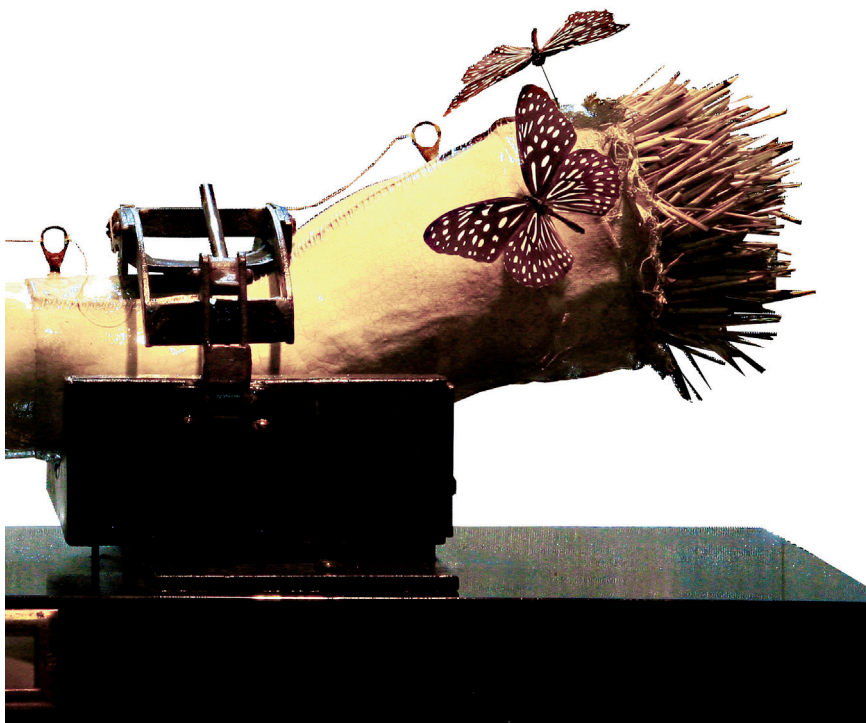
Mon travail stagnait, je tournais en rond et n'éprouvais aucun intérêt pour cet amas de mots alignés devant moi, ma pensée dérivant sans cesse vers le bleu des nuages. Au lieu de

m'acharner sur une page trop raturée ou d'aider P. à réparer la clôture délimitant une partie de notre terrain, j'ai sauté dans ma voiture, exactement comme cette femme qui voulait s'enfermer dans une salle obscure avec Brad Pitt ou Clive Owen, et j'ai pris la direction du 4^e Rang, où je me suis garée dans un espace dégagé près de la première courbe, celle au-delà de laquelle mon regard allait croiser celui de Heather.

Aurais-je aperçu Heather si j'étais arrivée dix minutes plus tard ou plus tôt, si j'avais décidé d'aller acheter les journaux avant ma promenade ou d'aller saluer un vieil ami? Et l'aurais-je aperçue, cette rencontre aurait-elle eu le même poids et les mêmes répercussions? Je me suis souvent demandé, depuis ce jour d'octobre où j'ai sauté dans ma voiture sans la moindre attente, ce qui se serait produit si j'avais abandonné plus vite ce travail qui m'ennuyait ou si je m'étais rendue ailleurs, sur cette route nommée la Languette, par exemple, que j'avais empruntée tous les dimanches après-midi de l'hiver précédent, à l'affût des ombres dans le sous-bois, du craquement des branches sèches, et m'imaginant voir surgir de ces bois désolés un homme armé pour la chasse, l'un de ces hommes qui n'hésiterait pas à me transformer en victime d'un déplorable accident, dans ces bois désolés, l'un de ces personnages que l'on ne croise dans les romans que parce qu'ils existent dans la réalité.

La peur de cet homme, dont la violence cadrait mieux avec l'automne, m'avait incitée à tourner à gauche à l'entrée du village pour foncer au-devant d'un autre inconnu et, qui sait, de ma propre violence. Car je ne sais pas encore où me mènera cette décision prise par un après-midi d'octobre où le temps me pesait, cette impulsion qui m'a poussée à sauter dans mon auto, à tourner à gauche, à me garer avant la première courbe du 4^e Rang, à descendre de mon véhicule pour sentir la terre humide sous mes pieds et à m'arrêter devant ce sous-bois derrière lequel s'élève une colline, à peine une colline, où abondent les bleuets en août depuis que cette butte a été transformée en abattis.





Je l'ignore, car l'histoire commence à peine et peut elle-même être soumise à ces enchaînements dont je ne me méfierai pas, pour la simple raison qu'on ne peut tenir pour suspecte la moindre feuille tombée sur le gazon, la moindre visite inattendue, au risque de choisir l'inertie et de tomber dans le piège de cette inertie même. Je ne sais pas grand-chose de ces réactions en chaîne, plus nombreuses qu'on le croit, qui détermineront désormais le sort de la femme prénommée Heather, c'est-à-dire le mien, mais elles se produiront, puisque la mécanique est déjà en marche et que mes tentatives pour en stopper le mouvement n'auraient pour effet que d'attiser les contrecoups du sort et de provoquer d'autres réactions imprévisibles et peut-être désastreuses.



Je n'ai jamais revu Heather au volant de sa voiture. Tous les après-midi, durant deux semaines, je suis retournée sur le chemin de gravier à la tombée du jour, prête à lever les bras dès que je verrais apparaître la Toyota au sommet de la côte, mais jamais Heather n'est repassée par là, jamais à cette heure où l'enténébrement des bois découpe le monde en deux univers contraires : celui où les autos filent vers le couchant, libres pour un temps encore, et celui où elles s'enfoncent dans la forêt.

Au terme du quinzième après-midi, sachant que je ne reverrais pas Heather s'enfuir dans la lumière du crépuscule, j'ai décidé qu'il était temps d'agir sur le destin de cette femme avant que, par un funeste retour des choses, elle n'empiète sur le mien de manière irréversible.

Je suis retournée chez moi, j'ai fermé à double tour la porte de mon bureau puis, assise devant un carnet vierge, j'ai placé la voiture de Heather en travers de la route, à l'entrée du chemin de cabane qui s'enfonce dans la forêt près de la première courbe du 4^e Rang. Après quelques secondes d'hésitation,

j'ai fermé les yeux pour retrouver le sourire affolé de Heather, une biche, j'ai fait glisser mon stylo sur le papier trop blanc et j'ai appuyé sur l'accélérateur. À la radio, une jeune femme qui, aux inflexions de sa voix, ne pouvait qu'être belle, annonçait un temps resplendissant pour le lendemain, c'est le terme qu'elle a employé, *resplendissant*, comme le soleil dont les derniers rayons accrochaient le rétroviseur de la Toyota pour aveugler Heather. C'est aussi le dernier mot qu'a entendu Heather, *resplendissant*, le dernier mot qu'elle a peut-être murmuré devant le spectacle du couchant, avant que les plus basses branches des sapins baumiers ne percutent son pare-brise dans le vrombissement du moteur, souples et farouches, et qu'un fracas de métal lui indique qu'elle était arrivée à destination, là où elle ne pouvait plus avancer ni reculer, au cœur de l'obscurité.

Aujourd'hui, pendant que je m'interroge sur mon identité et sur les événements qui m'ont menée dans les bois où j'ai abandonné la voiture de Heather pour entreprendre une marche dont j'ignore où elle me conduira, la certitude contenue dans ces deux phrases, je dois m'appeler Heather, elle doit s'appeler Heather, ne m'apparaît plus avec la même transparence qu'en cet après-midi à la fin duquel, en vertu de leur soudaineté, elles m'avaient semblé aussi claires que l'œil du chat qui m'observe depuis le fauteuil où il s'installe tous les soirs. Ce qui s'était d'abord présenté à moi comme un impératif, il faut que je m'appelle Heather, je n'ai d'autre choix que de m'appeler Heather, s'est lentement dilué dans l'imprécision du verbe pour ne devenir qu'une possibilité parmi d'autres, je dois m'appeler Heather, je crois que je m'appelle Heather, il est probable que je m'appelle Heather.

Je retourne ces possibilités dans tous les sens sans arriver à en dégager une vérité concrète, car aucune ne parvient à m'éclairer sur la nature de ma relation avec cette femme dont le nom m'est pourtant apparu avant que le hasard ne scelle notre rencontre. L'antériorité du nom, qui annonçait en quelque

sorte le rendez-vous auquel nous étions conviées, devrait suffire à me convaincre, mais plus je pousse mes réflexions, plus elles m'entraînent dans un doute peu propice au rapprochement que je dois établir avec Heather si je ne veux pas demeurer piégée dans l'espace et le temps de ce jour d'automne où j'ai décidé de m'engager sur la route du 4^e Rang.

Je choisis pour l'instant de repousser le doute. Puisqu'il a surgi de la clarté du silence avec cette spontanéité que l'on associe aux vérités inéluctables, ce prénom, Heather, doit désormais être le mien, ainsi qu'il doit appartenir à cette femme à laquelle je suis liée par la nécessité de cette révélation.

Voilà. Je m'appelle Heather. Elle s'appelle Heather.



La nuit était entière quand Heather Thorne est sortie des limbes où l'avait propulsée l'impact. Devant elle, l'horloge phosphorescente du tableau de bord, seul élément la reliant au monde d'où elle vient, indique minuit quinze, mais elle ne comprend pas davantage la nature de ces chiffres lumineux que celle du sang maculant le pare-brise. Momentanément, Heather Thorne est devenue amnésique. Momentanément, elle n'est que pure mécanique et ne doit qu'au battement du sang dans ses veines le peu de conscience affleurant à la surface du regard qu'elle pose sur la nuit.



Un bombyx ou un sphinx, je ne m'y connais guère en papillons nocturnes, se frappe à la seule lampe éclairant mon bureau. Il est minuit quinze et je viens d'écrire cette phrase : « Pourquoi Heather? »

Je la relis : « Pourquoi Heather? »

Sur son fauteuil, le chat guette le bombyx, maintenant prisonnier de l'abat-jour auquel il se heurte dans un froissement d'ailes que ma propension à attribuer à toute forme de créature vivante des réactions humaines qualifierait de désespéré si je ne savais qu'il ne s'agit là que d'une forme d'agitation liée à ce qu'on nomme l'instinct de survie. Il se frappe donc aux parois de l'abat-jour avec cette force qui pousse le vivant loin de toute lumière constituant pour lui un danger, avant qu'un désir plus puissant que la fragile volonté de durer ne l'y ramène et le fasse rebondir sur l'ampoule où je crois presque entendre le bruit de friture brûlant ses pattes.

Pourquoi Heather?

À cause de la sonorité de ce prénom, à cause de la chaleur que je lui prête, *heat, to heat, heat up*, quand il devrait plutôt m'évoquer une lande, *heath*, un champ couvert de bruyère, *heather*. Je fais erreur quand j' imagine les flammes léchant ce prénom que j'associe au *chaud* de mon patronyme, Michaud, atténué par ce *mi*, m'ayant toujours refusé que la passion soit entière, mais Heather Thorne, dans mon esprit, n'est déjà qu'ardeur et lumière auprès de l'indécision de mon nom et de l'ambivalence de mon prénom, Andrée, qui fait de moi un être à la fois mâle et femelle, une androgyne à la nature mitigée dont la féminité ne tient qu'à une voyelle qui ne s'entend pas. Cela peut faire partie des motifs qui ont fait surgir Heather à ma conscience, mais ce n'est pas suffisant. D'autres raisons m'échappent encore.

Le bombyx vient de tomber sur mon bureau, ses pattes battant l'air dans un léger mouvement convulsif. Au matin, je le trouverai mort au même endroit.

PP

J'entends P. ronfler derrière la cloison. P. qui ignore qu'il n'est plus seulement mon conjoint, mais également celui de Heather

Thorne. Je ne le lui dis pas. Il s'en rendra compte bien assez vite, quand Heather lui reviendra blessée, si toutefois elle revient, et qu'il me verra converser avec elle, deux femmes identiques assises face à face à mon bureau, où elles dessineront leurs pensées en agitant les bras vers les nuages.

Mon intervention aurait-elle pu sauver le bombyx, aurait-elle pu épargner à Heather une nuit de douleur et d'épouvante? Bien sûr, mais il m'aurait fallu pour cela vouloir remonter le temps, ce que je ne désire pas. C'est la prérogative de l'écrivaine que de pouvoir effacer ses pas si ceux-ci s'engluent dans des terres glaiseuses, mais cela est un leurre ne profitant qu'au lecteur qui ne verra pas le bombyx sous les semelles boueuses. Sur mon bureau, il y aura toujours un papillon mort, couché sous l'amas d'autres créatures que je n'aurai sauvées d'une fin certaine qu'en déchirant la page sur laquelle elles agonisaient. Ce type de sauvetage n'est qu'apparence. Dans la corbeille, l'agonie se poursuit. Dans la forêt, Heather tâte sa tête endolorie en attendant que je remette le temps en marche et que je fasse tomber la pluie. Sur l'étendue de son territoire, l'écrivain règne en maître, abusant d'un pouvoir dont il ne sait parfois que faire, à l'image d'un dieu en proie au doute, mais n'en conservant pas moins la nécessaire cruauté des dieux.